

***Le Printemps des Poètes. 13 mars 2013. PARIS 3-CENSIER.
LE PAN POÉTIQUE DES MUSES.***

À propos de...

La femme-précipice, Princesse Inca / Cristina Martín

Présentation et traduction Laurence Breysse-Chanet, (Éditions) La Contre Allée, Collection La Sentinelle, 2012.

[*La mujer-precipicio, Barcelona, Ediciones Libros del Silencio, 2011*]

J'ai intitulé mon préambule à la traduction « La force rageuse de la vie ». Il faut dire que ce livre EST une dédicace, un geste, une main tendue, avec rage, avec violence et désir de toucher par la force qu'est la poésie. Aussi violent et noir qu'il est lumineux. Très binaire dans la scansion de ses images.

Une dédicace explicite, dont je cite des extraits (16-17) :

À ceux qui n'ont pas supporté le tunnel et sont partis pour toujours,
à nous qui traversons chaque jour le tunnel
nous accrochant ne serait-ce qu'à des murs noirs.

À tous ceux qui savent ou veulent nous écouter
et ne se fient pas à des manuels, livres, thèses,
études et statistiques.

[...]

à toutes ces pupilles dilatées par tant de chimie
qui regardent étourdies et absentes
mais dont la lumière est la plus belle.

À tous je vous dis :

« Il n'y a pas de folie, rien que des gens qui rêvent debout. »

L'auteur : Cristina Martín, 34 ans, 25 ans lorsqu'elle a écrit ce livre, qui dit avoir choisi ce pseudonyme, Princesse Inca, après une grave crise de folie, comme l'on dit. Un dédoublement, un diagnostic psychiatrique où l'on parle de « bipolarité ».

ROMAN est-il inscrit sur la 4^{ème} de couverture. Pourtant, c'est bien *un* poème, la *chronique* d'une respiration qui traverse la ville-précipice et sa propre folie, son précipice intérieur, où ne surtout pas tomber, grâce aux barrières que sait inventer l'écriture poétique. Donc roman, car on y raconte quelque chose, mais aussi dans le sens où la poésie, c'est la prose quand elle est une *action* – la poésie entendue comme le genre sans nom, comme le dit le poète espagnol Antonio Gamoneda, un genre qui passe par-delà les frontières du vers, dès qu'il y a une parole qui est une force d'emportement, une force sensible qui fait ce qu'elle dit. Littéralement, la parole de Cristina Martín est une parole qui est action, qui raconte sa propre histoire, celle

d'une force qui cherche à donner un nom à ce qui l'habite et qui la hante, que ce soit le corps même de l'instance poétique, que ce soit le corps du poème.

Je propose aujourd'hui quelques brèves lectures parmi cet ensemble de 67 poèmes, un tracé autour du besoin de nommer – nommer le noir, nommer la douleur, l'autre aussi –, depuis le non savoir, le tâtonnement, la peur, la perplexité, l'amour, la folie, terme du voyage. Car c'est en ce sens qu'il y a roman : on entend l'histoire d'une voix en lutte violente avec elle-même, une lutte incarnée, rien d'un combat intellectuel avec la page blanche, c'est dans la Salle Blanche de l'hôpital psychiatrique que s'achève le naufrage, qui est aussi un salut. Car la poésie est vraiment une force porteuse de lumière, tout autant que de non savoir.

Des lignes pour un bref cheminement, sans suivre la chronologie des poèmes, un itinéraire dans son propre parcours, des étapes pour l'éclairer, donner envie de le lire – ce qui n'est peut-être pas vraiment facile en public.

En épigraphe, quelques vers en écho de deux poèmes qui entourent le recueil, seuil liminaire et seuil final, autour de la quête d'un nom :

Allées et psychotropes (23)

Il y a un froid, un vent,
une folie accordée,
la terre a donné un nom à mes mains
en laissant tes mots me sillonner,
comme un équilibriste au bord du fil
[...]

Un nom que je puisse dire la nuit, vêtue d'ombre (141) [deuxième partie, la plus longue, « La femme-précipice ou chants à Mararíá », la « petite-fille-femme-oiseau », qui *tient* par ses traits d'union** – et l'on sait que la poésie, c'est une force qui tient, qui nous tient –, située dans l'héritage d'une lignée gitane, lorquienne assurément, et sous le signe d'Alejandra Pizarnik aussi bien.]

À la lumière je donne un nom,
à ta lumière je donne un nom que moi-même ne sais prononcer,
un nom que je puisse dire la nuit, vêtue d'ombre,
endormie par ton aube dans les yeux impossibles... Effrayée d'être née pour invoquer ta présence, pour ajuster un moment la vie à ce que j'aime... Te souviens-tu que je me perds ?... J'habite la tendance à me perdre dans mon existence, j'existe perdue et je détache mon corps de son air pour te le donner, tout à toi, offrande, fétiche, déchet, muse ou cadavre. Peu importe. Je m'habille et me déshabille car tu me fais exister dans ta main... De la forme que j'ai, de la forme de ma vérité ne reste pas une trace, je suis toujours étendue sur une dévérité vague, qui est la vérité déteinte, rétrécie, petite, inexacte, je le répète, je suis étendue sur une dévérité, qui est dévérité et non mensonge...

Le corps, celui du moi, celui du poème, travaillé, mutilé, noirci, éclairé, entouré de barres qui sont celles du souffle, qui le maintiennent, qui lui donnent sa liberté profonde, celle du creusement intérieur :

/être sans nom/ (99)

/les cheveux courts/
 /des yeux enclins à la peur/je démêle mes cheveux qui n'existent plus/
 /c'est de l'air ce que je vois/je rêve des hallucinations loin dans mon lit/
 /je voudrais connaître deux chemins, deux seulement /
 /si belle dans un miroir,
 dans un autre miroir vient le monstre de moi-même/
 /mes pupilles voient des océans de gens, des modifications de la douleur dans une peau étrangère/
 /mes yeux mangent la perspective et la périphérie/
 /je suis faite de scintillements inachevés, pierre noire, toux et fièvre/
 /je suis/je-ne-le-sais-pas/
 /je suis ?/

Le poème suivant : sans barres, colonne fragile, qui tient seule, en équilibre, sur le fil, toujours. Il dit une identité profondément menacée, instable.

De lumière (101)

De lumière.
 D'une matière que je ne sais nommer.
 Très haute et lointaine de ce qu'on touche ou de ce qui a une forme.
 Étouffée.
 Dénoncée par le vent...
 Pour ne pas se laisser poursuivre et se maintenir en fuite constante.
 Manuel de silence, plastique jetable.
 Qui suis-je ?
 Entrailles qui se dévorent elles-mêmes.
 De lumière.
 Inexistante au toucher.
 Qui suis-je ?
 De lumière.

Le poème qui devient blocs, unités de souffle dans la prose, scandée par les images, leur violence, leur apaisement, un rythme très secret, intérieur, auquel il faut prêter l'oreille :

Celle qui mordait (51-53)

Elle s'accrochait aux vérités avec les dents et laissait des morts sur son passage.

La Blessure, la Nommée : par les rêves, par les vents... Noirceur et solitude de chambre obscure et vide dans la poitrine et crampes à force de ne pas comprendre. Sources de rage et de désir...
 Tout à son passage.

La structure insensible commençait à faire mal et à devenir vivante. La nuit restait accrochée à ce qu'on se rappelle et qui n'a pas d'issue. La mémoire se rappelait des faits inventés, créés par elle : la Puissante, l'Aliénée...

Son ombre ; celle du paradis. L'eau remontait le courant ou rejoignait un bout de l'océan, ceux qui l'avaient fait souffrir se démembraient sous leur propre douleur, devenaient pure douleur... Tout ça à son passage.

Le frisson, le plaisir de savourer le sang, la fenêtre du premier suicide, la perfection des formes poussée à plus de perfection... La folie enfilée dans les yeux des passants qui la regardaient, la fin des choses apparaissait quand elle levait le regard... Tout, tout, tout à son passage.

La reine de ce qui délire, la petite fille, le squelette qui fait des pas de bienvenue, la dernière phrase dite et la mort apparaissait... Quand elle le voulait... Tout à son passage.

Modification permanente de ce qui existe, mutation pour être étrange et éternelle, un amour, le néant, le miroir sale, le silence du deuxième suicide... Tout tournait court ou renaissait... À son passage... Tout ce qui est connu et inconnu dans ses mains... Dans mes mains, à mon passage.

Tout ça à mon passage : la Folle, la Puissante, la Princesse, la Déesse, pour jamais, toujours plus, au cœur de l'aube, dans le soir, dans la faim qui transperce les sens... Tout à son passage, à mon passage.

C'est là qu'ils l'ont vue passer, la Folle, la Reine des Hallucinés, ouvrant des chemins qui mènent au précipice... Certains l'ont vue, dans la nuit, dans l'ombre, dans la blessure, certains l'ont vue et ont crié qu'elle se confondait avec la vie et qu'elle était transparente... Et certains ont crié... Tout à son passage.

Tout à son passage.

Celle qui mordait avec force ce que d'autres ont appelé Vie.

Nul effroi devant le passage au dialogue avec la force aveugle, la folie, peut-être une descendante de Soledad Montoya, l'allégorie de la Pena chez Lorca, poète auquel j'ai souvent pensé en traduisant Cristina. Mais chez Lorca, nul duel sinon mental peut-être, dans une distance dramatique, au sens théâtral du terme, – mais pour quelle complicité secrète –, entre Soledad et le narrateur du poème. Dans le *Romancero gitano*, Soledad descend de la montagne, majestueuse, son déchirement reste à distance de nous, ne se confond pas la voix qui raconte. Le moi devient ici au contraire le lieu d'un combat charnel avec la force dont on ne sait si elle lui est extérieure ou non, mais on sait qu'elle dépasse le moi, qu'elle emporte les petites filles fragiles, posées sur la vie, ou trop enfoncée en elle, les représentantes d'une lignée là encore, d'une communauté d'exclues, et de façon plus générale, tout au moins d'êtres *différents*, comme le sont par excellence les gitans lorquiens:

Pourquoi te nourris-tu des petites filles ? (65)

Pourquoi, folie, te nourris-tu des petites filles, toujours vêtue,
tapie derrière les rideaux des maisons ?
Des petites filles aux yeux obscurs pleurent tapies dans la nuit,

dans des lits qui ne sont pas blancs,
 des lits rouges d'un sang qui salit les matelas,
 des lits de sang où dorment des petites filles mangées de peur.
 Folie, je sors aujourd'hui habillée de moi-même,
 j'ai dans mes poches de la rage et de la douleur, j'ai des lames de couteaux,
 j'ai des dents effilées, j'ai des tempêtes et du vomi,
 et des poèmes qui grelottent dans mes poings...
 Je viens te chercher, te poursuivre dans tous les coins,
 planter sur toi mes dents, mes couteaux,
 pour que tu tombes défaits, dépecée par moi dans une impasse
 obscure, détruite par moi.
 Folie, enfuis-toi, je te cherche,
 enfuis-toi, mais je vais te trouver,
 car aujourd'hui je sors avec ma salive viciée de mort pour toi.
 Tu portes mes petites, toutes, accrochées à ton cou mince, à ton visage haï.
 Tu poses des rideaux et tu t'y caches,
 tu ne laisses voir que tes fins doigts blancs,
 tu rôdes dans les cuisines et les salles de bain,
 tu te penches aux fenêtres, tu enlèves des petites,
 qui ne seront plus sourire,
 qui ne seront plus que blessure et papier blanc.
 Je veux te dévorer, entrer dans les maisons comme tu y rentres,
 montant comme de la fumée
 par les tuyaux et les fissures des fenêtres mal fermées.
 Je vais te manger, tu seras ma prisonnière, tapie dans mon estomac, ou dans ma matrice.
 Sans autre sortie que moi-même.
 Je serai le lieu de ta fin,
 tu ne pourras sortir car je traverserai mon ventre d'un couteau pour te donner la mort.
 Je ne vais pas te tuer, je vais te donner la mort,
 car tu mourras avec moi.
 Folie qui apportes le paradis et puis le trou, le vide et le néant.
 Folie, tu vas mourir, tu ne renaîtras pas,
 tu vas mourir en moi, depuis moi.
 Tu seras cadavre et puis ombre.
 Folie, enfuis-toi, tu seras bientôt cadavre et ombre.

Contre la scission du moi, le clivage à l'intérieur du blanc qu'est aussi le poème, dans la
 prose. En parallèle, le bloc antagonique, typographiquement noir, avec écriture blanche. Cette
 symétrie inversée n'a rien d'un jeu. C'est l'expression matérielle de la pratique du revers, du
 retournement, quand on va à la limite du possible de l'écriture.

Elle était si blanche qu'elle prenait la forme d'une blessure (125)

Elle était si blanche qu'elle prenait la forme d'une blessure, je la regardais dormir et j'aurais
 juré fermement qu'elle était morte, mais non, c'était sa façon d'exister, proche de ce qui
 disparaîtra. Cette tendance à refuser qu'on la retienne lui avait coûté plus d'une marque sur les
 poignets, pour avoir été attachée à un lit. Je l'ai regardée juste au centre de ses yeux, dans le
 miroir, et j'ai fini par deviner qu'elle me ressemblait beaucoup, je l'ai regardée juste au centre
 de son mouvement, elle dissimulait à peine que les vêtements étaient trop grands pour elle et
 que la vie aussi la submergeait à la rendre folle, elle m'a souri du beau sourire de l'imperfection,
 je lui ai dit que ce serait un luxe de prendre soin d'elle, de l'allaiter, de lui raconter des histoires

à l'oreille, que je lui parlerais avec des poèmes, surtout pendant ses insomnies, et elle a souri de nouveau, elle me ressemblait tellement que je crois presque que c'était moi, et j'ai embrassé le miroir.

Enfin, l'avant-dernier poème, au terme du voyage dans Barcelone, la ville-précipice aussi, jusqu'à l'IMPU, un établissement psychiatrique barcelonais, où s'achève le recueil, au terme de ses quatre mouvements :

**On est sur le terrain vague,
dans la brousse noire (183)**

On est sur le terrain vague,
dans la brousse noire,
nos mains, notre mémoire sont attachées,
mais on est libres,
on va nus sur les autoroutes,
on cherche sous le ciment la malle et les clés,
sans d'autres vêtements que ceux qu'on a trouvés
au bord d'un précipice,
dans une cabine ou à la Renfe,
en courant derrière nous-mêmes
par les tunnels du métro...
L'effroi est resté sur nos yeux,
la perplexité de nous être rencontrés.

Laurence Breysse-Chanet

*Ma pagination entre parenthèses renvoie à l'édition citée.

**Je renvoie à la très belle lecture de Nikola Delescluses, pour l'émission Paludes sur Radio Campus :

<http://blog.paludes.fr/public/Radio10/PrincesseInca-LaFemme-Precipice-Critique.mp3>